

ANTÓNIO DINIS DA CRUZ E SILVA ET NICOLAS BOILEAU: LE THÉÂTRE EN CONTACT

ANA FERNANDES

RESUMO

Na cultura portuguesa existem duas épocas de preponderância francesa: a Idade Média em que Portugal integrou largamente a poesia dos trovadores e os romances bretões e o século XVIII. É esta última que nos interessa.

Tendo vindo a trabalhar as relações entre a cultura portuguesa e a francesa num jogo de diálogos vários, pareceu-nos interessante perceber as relações entre dois textos de séculos distintos, mas em que o contexto histórico tem um peso bem definido.

Após a restauração da autonomia portuguesa em 1640 e a guerra que Portugal manteve durante largos anos com a vizinha Espanha, o nosso país aproximou-se mais da França e da sua cultura. No plano literário, a incursão do teatro francês começa a fazer-se lentamente sentir e está na origem de uma querela entre aqueles autores que preferem o teatro francês e aqueles que apoiam a influência espanhola.

É neste clima que surge, em 1774, *O Hissope* de António Dinis da Cruz e Silva, inspirado no *Lutrin* de Nicolas Boileau (1683), como o autor português confessou. Trataremos de salientar as semelhanças entre as duas obras tanto ao nível da sua concepção genológica quanto ao nível da sátira de costumes, sem deixarmos de destacar no texto de autoria portuguesa a censura dos modos de vida à francesa.

ABSTRACT

Portuguese culture is dominated by two times: Middle Ages where Portugal has largely integrated troubadours poetry and the Breton romances and the 18th-century. It is this last one which we will consider in our essay.

Relationships between Portuguese and French Culture can be set when we consider two texts of different centuries but where the historic context plays an important role.

After the Portuguese autonomy restoration in 1640, our country became closer to France and its culture. French theatre entered in the Portuguese society and originated a “querelle” between authors who preferred this one and those who preferred Spanish influence.

O Hissope (1774) from António Dinis da Cruz e Silva is inspired by *Le Lutrin* (1683) from Nicolas Boileau, as its author avoided. Our article deals with the similarities between these two dramas concerning their genre and the costumes satire.

La culture portugaise a subi à plusieurs reprises des influences étrangères, dont la française se fait sentir avec une grande intensité soit au Moyen Âge avec la poésie des troubadours et les romans de matière bretonne, soit, plus tard, au XVIII^{ème} siècle, avec l'importation du théâtre français. Dans ce cas spécifique comment la culture française s'est-elle introduite dans le domaine littéraire portugais?

Éloigné de la culture française pendant une assez large période, le Portugal s'en est rapproché après la restauration de l'autonomie portugaise en 1640. Sur le plan littéraire, c'est par l'intermédiaire du théâtre français que l'intromission se fait le plus sentir bien qu'assez lentement et qu'elle soit à l'origine d'une querelle entre des auteurs qui préfèrent le théâtre français et ceux qui soutiennent l'influence espagnole.

C'est dans ce climat qui commence à être écrit, en 1774¹, *O Hissope* de António Dinis da Cruz e Silva, inspiré du *Lutrin* de Nicolas Boileau², comme notre auteur l'a lui-même avoué. Appartenant à un même genre et ayant des sujets très proches, il est difficile d'aborder l'un des textes sans essayer de lui trouver des points communs avec l'autre. Les relations intertextuelles s'avèrent une approche bénéfique pour saisir dans les deux textes des relations intrinsèques.

Dans son principe, l'intertexte se définit comme "*l'ensemble des textes qui entrent en relation dans un texte donné*" (Arrivé, 1972: 28). Or, dans notre cas, l'intertextualité dépasse les deux textes du *corpus*, car à l'intérieur de chacun s'établit une relation de co-présence avec *l'Énéide*, *l'Iliade* ou *Os Lusíadas*, par voie de citation³. Nous nous

¹ Les hypothèses concernant la date de composition du poème sont variées d'où le fait que Ana María Martín (2006: XII) trace l'évolution du manuscrit dans ses différentes versions. Cet auteur nous parle "[d]a *"fábula"* não apenas da data da composição do poema, como também da sua ampliação." (2006: XII). La première édition publiée, à Paris, ne date que du début du XIX^{ème} siècle, avec 8 chants, bien qu'il y ait eu des éditions contenant jusqu'à 9 chants. Mais le succès du texte est survenu à partir des copies manuscrites.

² Boileau nous présenta ce texte comme le résultat d'une *gageure*: il soutenait "*qu'un poème héroïque, pour être excellent, devait être chargé de peu de matière*". Cet auteur accepta le défi du président Lamoignon et tira d'une mince matière un long poème héroï-comique en 4 chants (1674), auxquels deux autres vinrent s'ajouter en 1683, version que nous utilisons dans notre exposé.

³ Pour Antoine Compagnon, "*Écrire, car c'est toujours récrire, ne diffère pas de citer. La citation, grâce à la confusion métonymique à laquelle elle préside, est lecture et écriture*" (1979: 34). Ce travail de repérage des œuvres citées a été largement élaboré par les éditeurs des éditions utilisées.

concentrerons sur les rapports de genre entre le texte de Boileau et celui de Cruz e Silva qui semblent parodier⁴ poétiquement l'épopée pour devenir moins un poème héroï-comique – désignation qui apparaît sur la couverture des deux œuvres – qu'une ample satire où l'on ôte les masques et où l'on critique les défauts. Bref, où les auteurs font un portrait vrai des mœurs de la société de leur époque.

Le poème héroï-comique

Après la fureur de l'influence italienne, on reprend un contact plus régulier avec la dramaturgie française. Ceux qui attaquaient les excès italiens, revendiquaient l'exemple français en défense de sa rigueur néo-classique. *Le Lutrín* de Nicolas Boileau semble aller dans le sens d'un respect pour les règles du poème héroï-comique.

Le Lutrín est une épopée bouffonne. Le sujet en est un diffèrent mesquin opposant des personnages médiocres et ridicules : des chanoines paresseux et querelleurs entourés de petites gens, un sacristain, un perruquier et sa perruquière ; mais l'auteur traite cette matière sur un ton pompeux, à grand renfort de procédés épiques. Ce ne sont qu'allégories : la Discorde, la Mollesse, la Nuit, la Piété ; larges comparaisons homériques, songes, combats... Le contraste entre le fond et la forme, entre le réalisme satirique et la grandiloquence du style, est d'un comique irrésistible même si l'auteur termine son poème par un caractère très sérieux qui semble toucher un certain irrespect de l'esprit du poème héroï-comique.

De même, *O Hissope* est désigné comme poème héroï-comique. Le sujet en est un incident sans importance : il était habituel que le Doyen présente le goupillon à l'Évêque à l'entrée de l'église toutes les fois qu'il s'y présente ; cependant, le Doyen se refuse un jour à agir comme d'habitude, ce qui suscite une querelle entre les deux entités. En contraste avec le sujet, ridicule et mesquin, le langage est éloquent, sublime et revendiquant comme source Camoëns, comme il convient à tout poème héroï-comique.

À la manière de l'épopée, les deux poèmes héroï-comiques suivent la même structure avec une division en trois parties : la proposition, l'invocation et la narration. Dans la première, les poètes présentent le sujet. La relation intertextuelle est mise en évidence dans

⁴ La parodie, comme relation intertextuelle de dérivation, transforme un texte en lui modifiant le sujet tout en conservant le style. Cruz e Silva semble aller plus loin dans le sens du travestissement burlesque, utilisant plus fréquemment un style bas employé sur une œuvre dont le sujet est conservé (PIÉGAY-GROS, 1996: 57)

l'invocation où surgit une sorte de réaction en chaîne lorsque Cruz e Silva reconnaît la filiation de son œuvre à celle de Boileau :

Musa, Tu, que nas margens aprazíveis,
Que o Sena borda de árvores viçosas,
Do famoso Boileau a fértil mente
Inflamaste benigna, Tu me inflama (p.79)⁵

Le merveilleux ne manque pas à ces poèmes. Il est représenté par des personnages allégoriques, la Discorde et la Gloire, communs aux deux poèmes. Mais les divergences apparaissent déjà par rapport aux personnages prophétiques: tandis que dans *Le Lutrin* on a recours à la Sibylle, dans *O Hissope*, on consulte l'astrologue Abracadabro, personnification de la Seigneurie et de l'Excellence. Comme l'affirme António José Saraiva (1975 : 671), "*Cruz e Silva atribui à imaginação mitificadora uma função esteticamente adequada, criando uma mitologia própria para efeitos de sátira social*".

Comme tout poème héroï-comique, ces œuvres sont riches de citations, de parodies et d'allusions à la poésie épique et narrative⁶. Les auteurs adaptent des passages classiques tirés de *l'Illiade* et de *l'Eneïde*, se servant de la première comme source d'inspiration et faisant de la deuxième un objet de parodie.

On sourit quand on lit dans *O Hissope* le discours du Prélat, couvert de larmes et interrompu par des sanglots, lorsqu'il raconte la cause de sa douleur: on a permis au Doyen de lancer la bénédiction.

La scène où le Prélat bénit les noms de ceux qui ont été tirés au hasard pour mettre le lutrin à sa place initiale est du plus grand ridicule. Et encore la scène où l'on voit Amour et ses compagnons s'enfuir effrayés quand un hibou sort du lutrin et éteint la lampe de ses ailes. Animés par la Discorde, nos héros rentrent à la sacristie et rient du ridicule de la situation qu'ils ont vécue. Cruz e Silva exagère dans le ridicule.

Appartenant à un même genre, la ressemblance entre les deux œuvres est indéniable tant au niveau du sujet traité qu'à celui de la structure adoptée. Le sérieux maintenu par Nicolas Boileau et le

⁵ Toutes les citations sont à partir de l'édition suivante : António Dinis da Cruz e Silva. (1966). *O Hissope*. Porto, editorial Domingos Barreira, col. «Portugal», n° 34.

⁶ En prenant comme point de départ la théorie de Gérard Genette formulée dans *Palimpsestes* (1982) sur l'intertextualité, Nathalie Piégay-Gros (1996 : 45-48 ; 56-65) établit une distinction dans les relations intertextuelles fondées sur une relation de coprésence ou une relation de dérivation. Ni simple, ni évidente, la citation chez ces auteurs requiert du lecteur de la perspicacité et de l'érudition. Les citations semblent accorder aux textes cités de l'autorité tenant compte la tradition rhétorique antique.

grandiloquent de l'épopée sont transfigurés par Cruz e Silva dans le sens du poème adopté et vers une satire du monde traditionnel que les membres de l'*Arcádia Lusitana* ont voulu cultiver.

António José Saraiva (1966, I : 120) donne *O Hissopo* comme exemple de ce qu'il appelle "*o realismo satírico*" et il le considère un trait de modernité par le fait que cette œuvre introduit un style descriptif direct et réaliste, ôtant aux modèles classiques tout souci de beauté formelle. Le burlesque⁷ si évident dans le poème héroï-comique sert bien la satire que les deux auteurs développent.

Satire et comicité

Dispersée dans des genres déjà existants, épuisée en tant que forme poétique à partir du XVIII^{ème} siècle, la satire devient essentiellement un registre discursif identifié à une attitude critique. Dans le cas portugais, et tel que l'affirme Jacinto do Prado Coelho (1978, IV: 997), sa suprématie au XVIII^{ème} siècle est due au fait qu'elle sert à contester les structures sociales et politiques que l'on prétendait révoquer.

À travers les poèmes de Boileau et de Cruz e Silva, nous percevons l'état social de la France et du Portugal respectivement. Leurs critiques s'adressent essentiellement au clergé et aux ordres monastiques.

Le clergé était dans un état de profonde corruption, fréquentant même des cabarets, ce que Boileau critique:

Le souper hors du chœur chasse les chapelains
Et de chantres buvants les cabarets sont pleins (p.17)⁸

Les prêtres ne pensent qu'à manger, boire, dormir et s'amuser, comme Cruz e Silva nous l'affirme par la bouche du Doyen:

Vós, testemunhas sois, se eu pretendia
Mais, que em paz desfrutar minha prebenda
Comer, dormir, gozar e divertir-me (p.124)

Le clergé français n'est pas plus actif que le portugais:

⁷ Bien que très vite condamné par les «Anciens», notamment Boileau, dans sa forme plus extensive de comique jouant sur le rire débridé, l'inadéquation du langage et du sujet, la fantaisie et la parodie, il apparaît chez notre auteur.

⁸ Nicolas Boileau. (1836). *Le Lutrin*. Paris, Imprimerie et Librairie Classiques de Jules Delalain et Cie. Toutes les citations sont à partir de cette édition.

Le prélat resté seul calme un peu son dépit
Et jusqu'au souper se couche et s'assoupit (p.10)

Le travail n'entre pas dans ses fonctions. On était Prélat pour mener une vie oisive, d'où le fait que celui-ci apparaît couché sur un doux lit, entouré de toutes les commodités:

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée:
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour. (p.6)

Cruz e Silva décrit le sommeil du Doyen, non pas avec la même subtilité de Boileau, mais d'une manière réaliste et plus ou moins grossière:

A tempo que estirado, à perna solta,
Sobre um mole sofá, dormia a sesta.
Roncava mui folgado, e a cada ronca
A grande sala estremecer fazia (p.101)

pour ensuite nous révéler la vie oisive de l'évêque et du chantre:

Reinava a doce paz na santa igreja
O bispo e o deão ambos conformes
Em dar e receber o bento hissope,
A vida em ócio santo consumiam.
O bom vinho de Malaga, o presunto
Da célebre Montanche, as galinholas,
As perdizes, a rola, o tenro pombo,
O bom chá de Pequim, e lá de Moca
O cheiroso café, em lautas mesas
Do tempo a maior parte lhes levavam,
E o restante, jogando exemplarmente,
Ou dormindo, passavam sem senti-lo. (p.95)

Les clercs sont également présentés en train de se reposer, donnant les tâches à réaliser à des chantres salariés.

Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines.
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu. (p.5)

À table, ils sont toujours satisfaits. Leur gourmandise n'a pas de limites:

Loin du bruit cependant les chanoines à table
Immolent leur mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté;
Par le sel irritant la soif est allumée: (p.48)

Le clergé portugais commet le même péché. Cruz e Silva décrit assez minutieusement les mets présentés au banquet que le Doyen offre à ses amis pour ensuite l'opposer au bouillon qu'il fait servir aux pauvres:

Já na soberba mesa cem terrinas,
O vapor mais suave derramando,
A insaciável gula provocavam,
Quando chegam ao cheiro os convidados,
Que, feitos os devidos cumprimentos,
Sem distinção em torno se assentaram.
Começam a chover logo os manjares:
Cem perdizes, cem pombos vêm voando;
Cem espécies de molhos, cem assados,
Grandes tortas, timbales, pastéis, cremes
Cobrem com simetria a grande mesa,
E em profusão tamanha de iguarias
A cabeça não falta de vitela,
Nem do gordo animal a curta perna,
Cozida em branco leite ou doce vinho;
Mil frutas, mil corbelhas, mil compotas
A terceira coberta logo adornam,
E em dourados cristais, ó loução Baco,
De tuas plantas brilha o roxo sumo.
Entretanto, na porta do palácio,
A cem pobres o bicho da cozinha,
Por ordem do pastor caritativo,
Um caldeirão de caldo repartia (p.111-112)

Cruz e Silva trace un portrait assez détaillé de la vie des couvents, en soulignant la différence au niveau de la nourriture: tandis que les supérieurs mangent de la poule, les moines se limitent à manger de la morue, parfois pourrie:

Do que eu trincar costume uma galinha,
Quando com fome estou na minha cela.
Digo na cela; pois no refeitório
Esta ave nunca entrou; que nele reina
Sòmente o bacalhau, e talvez podre. (p.160)

Cela suscite de l'envie. Ainsi, les dominicains se révoltent en prenant compte du gaspillage de leur supérieur, Frei António Furtado. Celui-ci, pour attirer les séculiers à sa cellule, dépense beaucoup en thé et en gâteaux:

E, vendo de passage os dominicos,
Entre o prior e os frades mil disputas
Sobre o chá, sobre o jogo e sobre os doces,
Que aos tafuis, com mão larga, dá na cela,
E sobre os trastes que às senhoras manda,
Tiranamente excita: alguns gritavam
Que o convento roubava; que a clausura
E religiosa vida se perderam;
Outros, cheios de glória, diziam
Que, por jogar o whist e dar merendas,
As rendas dissipava do convento;
Que por isso no santo refeitório
A fome cruelmente o consumia. (p.101)

L'amour du luxe s'est répandu à travers la nation.

Le clergé se soucie trop de l'habillement. Cruz e Silva passe en revue l'évêque, mais aussi le doyen, soulignant toujours leur vanité:

O roxo terciopelo dos sapatos,
A preciosa safira, a linda caixa,
[...]
Do famoso Martin o verniz brilha, (p.83-84)
O vestido de seda, a loba, a murça, (p.137)
A casaca de seda e mais a capa (p.129)

Le poète rigole à propos de la vanité des prélats:

.... Certamente
Para nos distinguir da baixa plebe
Dos vis beneficiados, desta feita
(E como se ufanava!) se nos manda
Que de verde forremos as batinas
E que chapéu azul, com borlas brancas,
Tragamos na cabeça. (p.113-114)

Cruz e Silva reprend donc ce que Boileau avait déjà fait. Il satirise l'orgueil de l'Évêque qui a forcé le Doyen à user une soutane plus courte que la sienne:

On apporte à l'instant ses somptueux habits
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,

Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rognait de trois doigts.
Aussitôt d'un bonnet ornant sa tête grise,
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église; (p.33)

Richement vêtus, ils entrent aux autels plutôt pour être admirés
que pour exalter la gloire de Dieu:

Désormais me va faire un cachot de ma place!
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu!
Ah! Plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus. (p.34)

Le clergé sait bien comment profiter des privilèges de sa classe.
Boileau souligne ce fait ironiquement quand il décrit la lutte entre les
partisans de l'Évêque et ceux du Chantre chez le libraire Barbin. En se
croyant perdu, l'Évêque lance la bénédiction, sa seule arme pour
vaincre ses adversaires; il obtient par le respect ce qu'il n'a pas pu
obtenir par la force:

Mais bientôt, rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, et, de ses doigts saintement alongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants: Profanes à genoux! (p.51-52)

Aucun obstacle ne l'embarrasse car il détruit tout pour atteindre
ses buts. Voilà l'esprit assez discret de l'Église:

Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abyme tout plutôt : c'est l'esprit de l'Eglise ; (p.9)
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve,
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve:
C'est là mon sentiment. (p.37)

Les Portugais, plus violents, résolvent tout par la force:

...«Tão grande caso,
Senhor, leva-se a pau; eu tenho um raio
De sege, há muito já exp'rimentado
Em funções semelhantes;... (p.109)

Aussi bien Boileau que Cruz e Silva satirisent le manque d'instruction du clergé. Chez Boileau, le sage Alain manifeste son ignorance quand il exprime un anachronisme de 800 ans entre Saint Augustin et le roi Saint Louis:

Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,
Par ce ministre adroit tente de le séduire.
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin; (p.36)

Chez Cruz e Silva, le Doyen ne comprend pas un mot de Latin:

E querem dizer, doutor amigo,
Essas palavras coram probo viro?
Que eu do latim estou quase esquecido;
Sem embargo de que (dizia o Lara)
Quando fui estudante, fui uma águia
(Não o digo, doutor, por fanfarrice,
Que eu de basófia nunca tive nada)
Em declinar veloz nominativos, (p.134)

L'Évêque n'est pas plus culte d'où le fait que l'auteur portugais le réduit à la satire quand il épelle une lettre:

Com risonho semblante pega nela,
O sobrescrito rompe, e soletrando
Entra a ler com trabalho; mas, apenas
O sentido da astuta carta entende (p.180-181)

L'instruction n'était pas le souci du clergé, mais plutôt leurs profits annuels:

Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an ;
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque. (p.37)

La même idée excite les clercs portugais:

Outros, cheios de gosto, presumiam
Que para se vender mais caro o trigo,
Que no comum celeiro se guardava,
Algum celeste arbítrio se encontrara. (p.113)

La seule chose qui bouleverse cette classe indolente est sa vanité blessée soit parce que le lutrin a été déplacé, soit parce que le goupillon n'est pas présenté à l'Évêque à l'entrée de l'église ou quand le gras Évêque réagit à l'appellation:

... mas, apenas
O sentido da astuta carta entende,
Começou a tremer; das mãos lhe cai
O atrevido papel. Não, se cem bocas,
Cem línguas eu tivesse, e a voz de ferro,
Poderia contar qual foi a raiva
Do gordo bispo. A Ira, a Impaciência,
A Soberba, a Vingança e outras fúrias
O rodeiam, agitam e transportam;
O rosto se lhe inflama; os olhos tintos
Dum vivo e negro sangue lhe chamejam;
Escuma, geme, brama e range os dentes. (p.181)

Des questions aussi ridicules que celles-ci provoquent le désir de vengeance qui donne lieu à des discordes aussi bien au sein de l'Église qu'à celui des autres classes:

Là, d'un œil attentif contemplant son empire
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normands:
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse;
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards. (p.5)

Au Chant VI, Boileau nous révèle l'état de décadence de l'Église:

Mais, depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté les autels
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages:
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit;
Le moine secoua le cilice et la haire;
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire;
Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,

Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armoirier sa crosse.
L'Ambition partout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux;
Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières;
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté:
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice. (p.60-61)

Pour Cruz e Silva, la société ne pense qu'aux vêtements, aux banquets, au jeu...

Nos vastos intermundos de Epicuro
O grão país se estende das Quimeras,
Que habita imenso povo, diferente
Nos costumes, no gesto e na linguagem.
Aqui nasceu a Moda, e daqui manda
Aos vaidosos mortais as várias formas
De seges, de vestidos, de toucados,
De jogos, de banquetes, de palavras:
Único emprego de cabeças ocas.
Trezentas belas, caprichosas filhas
Presumidas a cercam e se ocupam
Em buscar novas artes de adornar-se. (p.79-80)

La critique de Boileau ne se limite pas uniquement à la classe ecclésiastique. Il attaque également les magistrats qui n'agissent que quand on leur offre de l'or. En l'échange de l'argent, ils pratiquent les pires injustices:

Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau ;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès, hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ? (p.27-28)

De même, Cruz e Silva nous parle de la corruption de la justice portugaise:

Uma coisa me lembra de substância
De juízes venais e corrompidos
Tudo esperar se deve... (p.133)

Leur envie excessive les amène à tout faire par argent:

Dois rábulas famosos trabalhavam
Em ofuscar das partes o direito.
Quanto rançosos livros, que jaziam
Sepultados em pó, meios comidos
Da cruel e voraz, maligna traça
Tornaram outra vez a ver o dia!
A Excelência, a Discórdia, a Senhoria,
Cada uma de per si os excitava;
E, sobretudo, a fome devorante
Do luzente metal que o mundo encanta.
De papel muita resma, em letra grifa,
Onde, a montões, os textos e os doutores,
Sem ordem e sem tempo, se alegavam,
Cada qual, de si pago, tinha escrito. (p.208)

En outre, Cruz e Silva souligne l'ignorance de quelques juges qui falsifient la justice:

Há d'Elvas na cidade um escritório,
Onde assiste a Trapaça e o Pedantismo.
Ali os feios monstros, consultados
Do gritador Fernandes pela boca,
Suas respostas dão à rude plebe.
Aqui o reverendo prebendado
Seus passos encaminha, e aqui chega,
A tempo que, de chambre, o novo Caio
A um rude camponês, que o consultava
Duma fraca jumenta sobre o encaimbo
Com outro seu vizinho, respondia:
Mil livros tem abertos, e mil textos
Em latim, ad formalia lhe repete;
Mas se o rústico deles nada entende
O doutor muito menos entendia:
«O seu caso (lhe diz) próprio, escarrado
Neste livro que temos; vá seguro;
Que, a seu favor, terá final sentença.» (p.129-130)

La littérature est également critiquée dans ces deux satires collectives. La critique de Boileau à quelques ouvrages s'accumule dans la bataille entre les chantes et les chanoines chez le libraire Barbin:

Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre:
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
Oh! Que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almerinde et Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis alors le jour pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure;
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer épais Giraut est renversé:
Marineau d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pichhène in-quarto Dodillon étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poème effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâille, et ferme les yeux. (p.50)

La critique chez Cruz e Silva traverse tout le poème:

O douto Acúrcio todo satisfeito (p.114);
Lhe envia o Bartachino, o grande Granha,
Tamborino, Escolano, Spada, e Pichler,
Meninas de seus olhos, flor e honra
Da rançosa, indigesta livraria. (p.114-115)
Tenho lido, e cotado em mil lugares
O grande português Cabral Vanguerve,
E o famoso Bremeu, de cujo livro
Faz logo ver o título e a grandeza. (p. 135)

Il fait référence à la crainte des livres étrangers modernes parce qu'ils contiennent des doctrines qui corrompent les esprits et existent en plénitude à l'Église:

«Que Van-Espen, Dupin, e que demónio?
(Disse o consulto então escandecido);
Esses nomes jamais os vi escritos,
Nem ouvi repetir, nem meu pecúlio
Com eles uma vez alega ou prova:
Sem dúvida serão de alguns herejes.

Aqui temos o bom Parnormitano,
Em grande letra gótica, os Fagnanos,
Valenças, Belarminos, Anacletos;
Estes sim, que são livros de mão-cheia,
E não esses autores estrangeiros,
Que com sua doutrina a Igreja empestam. (p.131)

Il nous montre l'état où sont les lettres portugaises après son
attaque des Jésuites et leur tentative pour défendre la Scolastique :

Aqui seu berço teve a espinhosa
Escolástica, vã filosofia,
Que os claustros inundou e que abraçaram
Até à morte os pérfidos Solipsos.
Daqui saíram, a infestar os campos
Da bela poesia, os anagramas
Labirintos, acrósticos, segures,
E mil espécies de medonhos monstros,
A cuja vista as musas espantadas,
Largando os instrumentos, se esconderam
Longo tempo nas grutas do Parnaso.
Aqui (coisa piedosa!) alçou a fronte
A insípida burla, que tirana
Do teatro desterra indignamente
Melpómene e Talia, e que recebe
Grandes palmadas da nação castrada. (p. 80)

Il critique ensuite l'influence française et plaint la décadence de
notre langue, originellement si riche mais maintenant pleine de
gallicismes :

«Pois se francês não foi (replica o Lara),
Como monsieur lhe chamam?» C'um sorriso
Lhe torna o padre-mestre: «Não se admire,
Que isto está sucedendo a cada passo:
Ao pé de cada esquina, hoje sem pejo
Se tratam de monsieurs os portugueses,
Isto, senhor, é moda; e, como é moda,
A quisemos seguir; e sobretudo
Mostrar ao mundo que francês sabemos.» (p.145-146)

Entre *Le Lutrín* et *O Hissope* il faut souligner des critiques
communes à la classe ecclésiastique par son ignorance, sa vanité
ridicule, les conflits, les repas abondants, l'oisiveté constante et le
manque de foi et de charité; à la Justice où manque l'autorité et les
connaissances et qui pratique plusieurs abus; à quelques livres.
Cependant, par rapport à Cruz e Silva, Nicolas Boileau est plus limité.

L'auteur portugais nous peint à travers son poème de vrais tableaux de la vie portugaise.

Nous observons l'Évêque se promenant dans un riche coche, accompagné de ses serviteurs à l'heure où les cloches sonnent. Nous surprenons le Doyen en pantoufles, plein de chaleur et prenant une liqueur. De même, nous rencontrons les inquiètes et désagréables mouches qui réveillent les paresseux quand elles les piquent. Nous entendons les cris des aveugles à travers les rues. Le poète fait référence à la passion du peuple portugais par les barbares corridas et il nous parle également de la cruauté des garçons qui s'amuse à tuer des bêtes.

C'est encore la mairie d'Elvas qui reçoit la critique de Cruz e Silva par la précipitation avec laquelle on a fêté le mariage de D. Maria avec son oncle D. Pedro et par l'abondance de gourmandises que l'on a distribuées au peuple:

A notícia dos régios desposórios
Da princesa real, real infante)
Depois de terem feito bem o papo,
As relíquias da pródiga merenda
Sobre as cabeças da apinhada gente.
Então, coisa pasmosa! os ovos moles,
Arroz doce, cidrão e leite crespo
Cobriram num instante toda a praça,
Que o povo, às rebatinhas, apanhava; (p.201-202)

Cruz e Silva fait allusion aux lois testamentaires qui enlèvent des privilèges au clergé. Ensuite, il nous raconte la façon dont les prêtres obtiennent les richesses qu'ils possèdent:

«Essa obra há-de custar muito dinheiro
(Responde o guardião), e hoje as esmolas
Para encher a barriga a tantos frades,
Que têm fome canina, apenas bastam.
Algum dia foi rico este convento!
Mas estas novas leis testamentárias
Deram um grande corte em suas rendas!
É verdade que os santos exorcismos,
O benzer dos feitiços e lombrigas,
O grande e extraordinário privilégio
De irmão e mãe de frades, e outros pios
E santos institutos, que inventaram
Devotos e subtis nossos antigos,
E que nós pelo povo propagamos,
Com zelo e com destreza, maiormente
Entre o devoto feminino sexo,

Inda pingando vão de quando em quando;
Mas isto tudo é nada, é cominho,
A par do que rendia o purgatório!
Senhor, o purgatório e as almas santas
Eram o Potosi da franciscana!» (p.163-164)

Les superstitions au Portugal sont nombreuses, d'où le fait que pendant le règne des Philippines on a pris des mesures contre les excès pratiqués par ceux qui semblaient être ensorcelés ou qui voulaient faire des sorcelleries. L'écrit de Cruz e Silva montre bien que les superstitions sont enracinées dans l'esprit des Portugais:

Não tem ouvido vossa senhoria
Ruidosos cães uivar, lá na alta noite?
Pois que querem dizer aqueles uivos
Senão que anda no bairro lobisomem,
Ou homem, por fadário, transmutado
Em jumento orelhudo ou em sendeiro?» (p.153)
Nem toma o seu café, nem joga o whist!
Suponho que lhe deram mal de olhado!
Ah! se esse for seu mal, pronto remédio
Em mim encontrará; pois do quebranto
Sei benzer, e curar por mil maneiras: (p.212-213)

Cruz e Silva ne se restreint pas à la satire collective. Au Chant VII, il attaque quelques habitants d'Elvas qui méritent bien la satire de l'auteur comme c'est le cas de Sequeira ou de Saldanha:

O primeiro que entrou na grande sala
Foi o moço Sequeira, que, ombreando
Co' pai sagaz na usura e na trapaça,
Lhe sobreleva muito na avareza.
De uma sebenta, desbotada fita
A bengala da dextra traz pendente,
Com que as moscas enxota do castelo. (p. 189-190)

Também tremendo chega a passos lentos
O longo, potroso do Saldanha
Que em regras económicas bem pode
Dar sota e ás ao grego Xenofonte.
Para prova do seu contentamento,
Se adorna do vestido domingueiro:
Sobre uma véstia branca airoso traja
Casaca que foi negra há quize lustros;
Os calções eram pardos; os sapatos,
As meias, o espadim, e os outros cabos
Em nada do vestido desdiziam.
A seu lado marchava o velho preto

Com a suja panela, em que costuma
Ajuntar as relíquias dos banquetes,
A que assiste faminto, e com que passa
O resto da semana co'a família. (p.195)

Lui-même ne s'écarte pas de la critique quand il fait référence à ses goûts de collectionneur:

Do denso vulgo, que o país povoa
Uns com pródiga mão ricos tesoiros,
A troco duma concha ou borboleta,
Ou duma estranha flor, que represente
As vivas cores do listrado íris,
Dispendem satisfeitos... (p.80-81)

Le tableau des mœurs est bien différent chez Boileau et chez Cruz e Silva. Tandis que l'auteur français fait une allusion légère à la croyance aux présages par le peuple

Ce matin même encore, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe :
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le Benedicat vos ! (p.8),

l'auteur portugais décrit ironiquement toutes les circonstances qui s'opposent à la sortie de l'Évêque:

Mil infandos prodígios (trama urdida
Pela mão engenhosa da Excelência
Para obrigá-lo a não sair de casa)
Esta infausta jornada precederam:
À mesa posto e a beber um copo
De generoso vinho da Madeira,
Em vinagre na boca se lhe torna
O suave licor, e, ao mesmo passo,
No aparador saltando, um gato negro
Em hastilhas lhe faz com grande estrondo
Os dourados cristais, que nele estavam;
Depois, dormindo docemente a sesta,
Se lhe figura, no melhor do sono,
Que, andando de passeio pela quinta,
Com passos lentos a ele se lhe chega
Da nora o velho burro, e, alçando o rabo,
Dois coices lhe pregava no vazio. [...]
A vestir-se começa; então, calçando
O polido sapato, das fivelas
Salta do guarda-roupa ao áureo tecto,
Com medonho estampido, a melhor pedra;
Finalmente, ao montar à carruagem,

Batendo um grão besoiro as negras asas,
Com horrendo estridor lhe açoita as ventas,
E um pardal lhe estercou no tejadilho. (p.171-172)

Dans *Le Lutrin*, Boileau nous montre l'indolence des prédécesseurs de Louis XIV pour ensuite exalter les qualités de ce roi, par contraste:

... Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille du bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais de te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours. (p.19)

Cruz e Silva fait un éloge simultanément au roi D. José et au marquis de Pombal, son premier ministre:

«Por certo que não pode duvidar-se
Do aumento, senhor, que em nossos dias
Tem tido Portugal, por alto influxo
Do grande, forte, e nunca assaz louvado
Rei, primeiro no nome e nas virtudes,
E do sábio ministro, que lhe assiste. (p.162).
Refúgio buscará nas santas aras
Onde Témis preside, e firme asilo
Acham contra a violência os oprimidos.
Os ministros da deusa, que, zelosos
De seu altar e culto, atentos seguem
As pisadas do príncipe famoso,
Que, dando ao sacerdócio, e o que é do ceptro,
Tem de ambos os poderes felizmente
As sagradas balizas assinado,
E defendem com pronta vigilância
Da real jurisdição os justos termos, (p.222-223)

Les grands combats des poèmes homériques sont dans ces poèmes héroï-comiques remplacés par des luttes de livres. Dans *le Lutrin*, le libraire Barbin s'enorgueillit de bien vendre les bons et les mauvais livres. Cet épisode chez Boileau sert à satiriser les œuvres littéraires qui n'ont aucune valeur:

Par les détours étroits d'une barrière oblique,
 Ils gagnent les degrés et le perron antique
 Où, sans cesse étalant bons et méchants écrits,
 Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
 Là le chanfre à grand bruit arrive et se fait place,
 Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
 Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
 Descendaient du palais l'escalier tortueux;
 L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
 Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
 Une égale fureur anime leurs esprits: [...]
 Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,
 Ne sait point contenir son aigre inquiétude:
 Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
 Saisissant du Cyrus un volume écarté,
 Il lance au sacristain le tome épouvantable.
 Boirude fait le coup: le volume effroyable
 Lui rase le visage, et droit dans l'estomac,
 Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac. (p.48-49).

Ces poèmes ont surgi comme une réaction contre la corruption en France et au Portugal. Le but de ces satires semble donc être de finir avec les abus commis. Les deux auteurs attaquent la corruption du clergé et des institutions ecclésiastiques, mais non pas la religion chrétienne elle-même.

La publication du *Lutrin* n'a été possible que parce qu'il a inclus dans le dernier chant la Piété qui sort de son refuge pour finir avec le mal qui s'était répandu à l'intérieur de l'Église, en adoucissant ainsi sa satire en même temps qu'il fait l'éloge de Lamoignon, ce qui l'éloigne du caractère peu sérieux du poème héroï-comique. Par contre, Cruz e Silva a conservé son poème manuscrit, ne sentant donc pas la nécessité d'adoucir sa satire. Plus proche du genre poétique auquel il appartient, le dernier chant du poème portugais est très animé et plein d'épisodes comiques.

Les publics de ces deux auteurs s'avèrent être différents. L'auteur portugais écrit pour un public moins culte, lequel préfère l'éclat de rire démesuré au simple sourire. Voilà pourquoi la satire portugaise se révèle plus grossière, utilisant Cruz e Silva un vocabulaire scatologique et attribuant à ses personnages des comportements rudes et mal élevés:

O padre mestre [...]
 Ronca, escarra, da manga o pardo lenço
 Saca, nas espalmadas mãos o tende,
 Em ambas sopesado o leva à penca,
 Com estrondo se assoa e dobrado o colhe; (p.154-155)

Boileau préfère un langage plus fin pour décrire le gros trésorier:

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur. (p.6)

Nous pouvons noter un certain déséquilibre entre les deux œuvres lorsqu'on se détient sur leurs effets comiques. Comme nous l'avons déjà remarqué, Boileau s'éloigne du style du poème héroï-comique par le fait qu'il préfère le sérieux au comique- Cruz e Silva excelle dans l'emploi des moyens pour susciter le rire : les adjectifs qui caractérisent certains personnages sont spécifiquement ironiques ("*douto Acúrcio*"; "*grande e intrépido Gonçalves*"); la caractérisation dépréciative du clergé qui arrive à être animalisé ("*E mais ligeiro, que um ligeiro Galgo*") ; l'hyperbolisation qui abonde dans tout le poème ("*Começam a chover logo os manjares / Cem perdizes, cem pombos vêm voando*") ; l'adjectivation par antiphrase ("*tão grande e atroz delito*") ; un registre de langage assez bas ("*cu*" ; "*escarrar*") ; les expressions idiomatiques à caractère populaire ("*meter o bedelho*"). Le langage culte et le langage populaire s'entremêlent, accentuant le ridicule, le grossier et le comique du poème.

Les personnages de Cruz e Silva sont des expressifs types sociaux du XVIII^{ème} siècle. Le mérite de la satire portugaise réside dans la caricature bien sévère que l'auteur fait des mœurs de la société. Poésie de critique social, les poèmes de Boileau et de Cruz e Silva produisent une mimèse des comportements et des actions humaines du XVIII^{ème} siècle. Attentif aux relations entre les deux textes, le lecteur ne comprendra la vraie dimension de ces poèmes que s'il saisit (et reconnaît) les indices du monde réel et les textes qu'ils parodient. Mais l'œuvre modifie le fait historique dans le sens d'une fictionnalisation, tout en se fixant sur une certaine forme poétique mais donnant aux personnages des profils particuliers.

Satire, burlesque et comique jouent chez ces auteurs à différents niveaux mais se dirigent vers le même but: faire un portrait de la société de leur époque tout en dénonçant les abus qui la caractérisent.

Bibliographie

- Boileau, Nicolas. *Le Lutrin*. Paris: Imprimerie et Librairie Classiques de Jules Delalain et Cie., 1836.
- Cruz e Silva, António Dinis da. *O Hissope*. Introd. e notas Joaquim Ferreira. Porto: Editorial Domingos Barreira, 1966.
- Arrivé, Michel. *Les langages de Jarry. Essais de sémiotique littéraire*. Paris: Klincksieck, 1972.
- Compagnon, Antoine. *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris: Le Seuil, 1979.
- Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris: Seuil, 1982.
- Martín, Ana María García. *O Hissope*. Lisboa: Angelus-Novus, 2006.
- . “Um estilo Grandiloco e Corrente. *Os Lusíadas* e *O Hissope*”. *Camoniana*, 3ª série, vol. 15 (2004): 181-218.
- Nédélec, Claudine. “L’invention du burlesque: de Fumaroli à Boileau, aller et retour”. *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* 33 (2002). Consulté: 21/08/2009.
<<http://ccrh.revues.org/index.1082.html>>
- Nédélec, Claudine. “Le burlesque au Grand Siècle: une esthétique marginale?”, *XVII^{ème} siècle* 224 (2004). Consulté: 27/08/2009.
<http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=DSS_043_0429>
- Piégay-Gros, Nathalie. *Introduction à l'intertexte*. Paris: Dunod, 1996.
- Prado Coelho, Jacinto do. *Dicionário de Literatura*, vol. IV. 3ª ed. Porto: Figueirinhas, 1978.
- Saraiva, António José, e Óscar Lopes. *História Ilustrada das Grandes Literaturas. VIII: Literatura Portuguesa*, vol. I. Lisboa: Editorial Estúdios Cor, 1966.